

Octobre 1943 .

Ayant retardé mon retour de plusieurs jours, j'ai cru pouvoir maquiller facilement les dates sur ma fausse permission. Hélas, la nouvelle machine utilisée n'avait pas tout les mêmes caractéristiques que l'originale.

Mon papier était si affreux que j'ai pris la résolution de faire deux trous à l'emplacement des dates, puis de déchirer la permission en un bon nombre de morceaux. J'ai recollé le papier, en partie. On voyait mon nom, les cachets et c'est à peu près tout. Vu le nombre de morceaux en moins, rien ne permettait de penser qu'on avait voulu oter spécialement les dates.

Telle que, cette permission avait l'air d'un vrai tarchon. C'est ce qui faisait son authenticité.

Cette fois, tout le monde dut descendre du train à la frontière belge, passer devant les douaniers, et ensuite devant les autorités allemandes. Les douaniers cherchaient du tabac et ne s'occupèrent pas de mes stencils. L'officier allemand lorgna, d'un air surpris, mon papier, et une belle interprète me demanda ce que ça voulait dire. J'avais un laius tout près.

-Ma femme ne voulait pas que je rejoigne mon chantier à Brest parcequ'elle craint que je sois désigné pour l'Allemagne. Nous nous sommes disputés, et voila--

Les gens aiment qu'on leur laisse déduire des choses. La femme sourit et traduisit mes paroles sans commentaires à l'officier qui, en agitant la main, m'indiqua en quoi consisterait mon devoir quand je retrouverais ma femme.

Sur ces bonnes paroles, je filais vers le train, assez content de l'existence.

A Paris, je ne sortis pas tout de suite de la gare. Pas par méfiance. En ce temps, il fallait, en plus du billet de chemin de fer, un ticket spécial permettant d'embarquer dans tel train. Les clients étaient nombreux. Jamais les français n'ont tant voyagé. Ouvriers gagnant la province, trafiquants aussi. Mais les trains étaient assez rares, et le fameux ticket devait être pris, au moins huit jours à l'avance.

Bien entendu, ce procédé ne pouvait jouer pour le citoyen arrivant de l'étranger et changeant de train à Paris. Il me fallut donc attendre à l'intérieur de la gare du Nord, une sorte de laissez passer valable pour embarquer à Montparnasse.

Une heure après, je sortis de la gare et passais chez des amis qui avaient vaguement entendu parler d'un coup dur à Brest.

Naturellement, je n'en crus rien. Quelque chose qui marche pendant deux ans ne peut pas s'arrêter aussi brusquement.

Quelques heures plus tard, j'étais dans le train de Brest.

Je me serais sans doute converti à n'importe quelle religion, si un ange gardien m'avait soufflé à l'oreille pendant que je somnolais :

-Voici ce qui s'est passé aujourd'hui. Quelques heures après ton départ de Ciney, la police allemande est venue te chercher. Elle a mis feu à tous les placards où tu ne pourrais entrer la tête. Elle a arrêté Clément et son père qui dorment en ce moment à la prison de St Gilles à Namur. La police attendait aussi à la gare du Nord, à tout hasard, car elle ne savait pas exactement à cette heure, si tu arrivais. Michel A. avait été là pour t'avertir de ce qui se passe. Personne ne t'a vu à cause de l'attente dans la gare. Qu'importe aussi, qu'à la frontière, les autorités n'aient pas eu de nouvelles. Elles en ont tout à fait raison de par un 13.

Et l'ange gardien m'aurait fait encore plus de plaisir en me racontant l'avenir.

Le train arrive très tard à Brest, ce jour; dix heures peut-être. Le premier type que je vois sur le quai, c'est Conrad qui passe avec un autre soldat. Il me tourne le dos. Je le rejoins et je lui tape sur l'épaule. Il a l'air un peu étonné, mais, ça, je l'ai réalisé plus tard. L'autre soldat continue son chemin tandis que Conrad baragouine avec moi dans un langage germano-franco-anglais-argot :

--Tout va bien. ya.

Je lui demande s'il n'y a pas d'arrestations et je lui explique qu'on m'a mis en garde à Paris.

Conrad se tapote le front et me file rancard à 14 heures, chez André Darley qui se porte, paraît-il, le mieux du monde.

Avant de filer je demande à Conrad s'il a vu des flics à l'intérieur de la gare. Non.

Pas de chance, la gare en est pleine. Mais, après tout, Conrad pouvait être déjà sur le quai quand les policiers sont arrivés.

D'ailleurs, les flics français sont là pour s'assurer simplement que les voyageurs ont l'autorisation de séjourner à Brest. Simple formalité.

Par hasard, Hélène m'attend à l'extérieur de la gare. Je suis bien content. Nous nous promenons un peu dans le bois de boulogne et nous prenons rendez vous à 17 heures aux Arcades.

Il est maintenant 11 H et demi. Au lieu de regagner la maison, je passe à la Coopérative ou travaille Yo. Je ne peux pas expliquer pourquoi j'ai été la voir à la Coop. Ce fut la première fois de ma vie. La dernière aussi. En tous cas, l'ange gardien est prié de la boucler. Il aurait pu agir avant. Je me refuse à accepter les insinuations avantageuses pour lui.

Yo est ahurie en me voyant. Tout juste si elle ne me tate pas pour s'assurer que je suis en chair et en os.

Elle annonce tout en vrac.

Gérard Trévien arrêté, Yves bodénés aussi, Georges, Henri Berthomé, et Eliane et André Darley. Robert Cruau tué le jour de son arrestation. Et tout en parlant, elle me questionne. Comment je suis là, etc.

J'explique ~~je~~ que je viens de voir Conrad qui m'a filé rancard chez André à 14 h. Elle me répond :

--C'est Conrad qui a trahi-

Je m'asseois.

Miche arrive et fond en larmes.

Je ne me souviens plus comment elles savent que c'est Conrad qui a trahi. Le fait est là.

Et voilà que je réalise ce qui s'est passé sur le quai de la gare. Et me voici bien ému.

Si je veux savoir un jour les détails de l'histoire, il faut que je m'en aille assez vite de Brest.

A 14 h, je suis dans le bureau de Mme Péprier. Quand elle travaillait à la L.T.P., elle m'avait aidé à barboter une petite ronéo, simplement, sans qu'il soit besoin d'explications entre nous. Elle avait deviné que cet instrument m'intéressait.

Me voici donc, dans un bureau d'entreprise allemande qui est un lieu plus sur que la rue de Siam.

Mme Péprier comprend vite, elle envoie le mousse chercher un billet pour Paris et deux pour Kerhuon. Nous regagnerons tout de suite ce patelin et de là, je prendrai demain matin, le train de Paris qui, par chance, s'y arrête. Ca vaut mieux que d'essayer de prendre ce soir le train de Paris à la gare de Brest, vu que Conrad Leplow doit être plutôt fa-

ché de ne m'avoir pas trouvé à 14 h ,chez Darley.

Mme Péprier me donne un chapeau et un imperméable, et nous partons, bras-dessus, bras dessous. Je dors chez elle, et le lendemain soir, je suis à Paris.

Là, on me dit qu'il faut retourner en Bretagne pour voir si on peut recoller quelques morceaux. Ça ne me fait pas plaisir.

Je repars, en passant par Nantes et Quimper. Arrêt à Daoulas, tard le soir. A travers la campagne je regagne la vieille maison qui sert d'Auberge de Jeunesse et que le club de Brest a louée. Juste au bord de la route. En plus, elle a la réputation d'être déserte sauf certains jours d'été.

C'est un mardi, dans la nuit, que j'arrive en ce lieu. Et c'est le début de Novembre.

Il fait froid et je n'ai que mon manteau. Quelqu'un doit venir demain apporter des couvertures, de la nourriture et du tabac.

Mercredi, personne ne vient. Jeudi non plus. Dans la nuit je vais chercher des trognons de choux dans un champ. C'est une bonne chose.

Vendredi, personne. Encore du choux.

Samedi, mon frère arrive. Surprise. Il a deux couvertures, et de quoi manger. Il a même du tabac. On est bien. Il m'explique diverses choses.

La police allemande est venue sept fois à la maison. La première fois, l'officier a dit que j'avais fait une vilaine chose, et il a demandé l'opinion de mon frère à mon égard. Gérard a expliqué que j'étais l'extravagant de la famille, l'aventurier avec qui personne n'était d'accord à la maison.

C'était juste de dire ça, et, en plus mon frère a dû l'exposer d'une manière très naturelle, vu qu'il l'a toujours un peu pensé.

L'officier dit:

--Nous savons que vous ne vous entendez pas avec votre frère--

Là, Gérard n'a pas compris. Alors, j'ai réalisé, et pu lui expliquer ça. Trois semaines avant le coup dur, j'avais eu un rancart avec Conrad, et, avant de partir, j'avais pris une chemise à mon frère. Il avait salement ralé, sous prétexte que je ne m'occupe jamais de mes affaires. On s'est disputés comme des frères savent le faire.

Assez furibond, j'ai vu Conrad, lui ai remis divers papiers, et, ensuite, nous avons discuté de la pluie et du beau temps, toujours en baragouinant. Conrad a parlé de sa femme, moi de ma famille. Conrad s'est intéressé à l'existence de mon frère. J'ai dit d'une façon très persuasive que cette existence n'avait rien d'intéressant, et qu'un type qui ne prête pas une chemise ne donnera, non plus, jamais un coup de main pour quoi que ce soit. J'ai encore critiqué le frère en exagérant un petit peu parce que ça ne regardait pas Conrad, et parce que ça correspondait à mon humeur.

C'est donc Conrad qui a relaté la conversation. Ses petits détails font les grandes choses. Gérard est assez satisfait et me dit qu'il n'est pas paré de me prêter une chemise.

La deuxième fois que les allemands sont venus. Faut dire qu'ils n'étaient pas de la gestapo qui devait être débordée de boulot. En tous cas, l'officier a été correct. Il a fait un tour dans le jardin, l'a trouvé bien grand. (Il fait 1000 m²), a dû conclure qu'il faudrait trop creuser pour avoir des chances de trouver une ronéo ou d'autres bricoles, et il est revenu à la maison où ses sbires fouillaient avec conscience.

Ils fouillaient bien. La preuve, c'est qu'ils ont retrouvé deux boîtes de thé anglais, alors qu'on croyait qu'il ne restait plus rien sur les douze boîtes que Gérard avait fauché au Port de commerce quand les anglais se barraient en Juin 1940.

L'officier a demandé s'il y avait des livres écrits dans des langues étrangères. Mon frère lui a sorti la collection des "Motor Ship4s" que mon père achetait avant-guerre.

L'officier ne s'est pas du tout vexé. Il a remercié et s'est mis à lire. Puis il a demandé la permission de découper quelques dessins de moteurs. Mon frère a acquiescé, bien entendu. Alors, l'autre lui a offert une cigarette. Et dire que je ne pouvais voir cette scène. J'étais, pendant ce temps, tout naïf en Belgique.

Le jour de mon passage à Brest, Conrad mécontent a rameuté l'autorité. Les allemands se sont amenés à la base sous-marine où mon frère travaillait. Ils lui ont annoncé que j'étais dans le coin, puis ils sont venus à la maison et m'ont attendu un peu.

A la fin, ils sont partis, en annonçant qu'ils fouilleraient la maison et le jardin, de fond en comble, le lendemain.

Sur le coup, mon frère a cru que ça confirmait la connerie allemande dévoilée dans la "collection Patrie". Il a pensé à sortir la ronéo et les papiers.

Puis, il est parti d'un autre point de vue. En considérant que le bon sens est la chose la mieux partagée du monde, et que l'Allemagne fait partie du monde, il s'est dit que la rue pouvait être surveillée toute la nuit et le jour. Trois guetteurs reviennent moins cher que trente terrassiers.

Les allemands pouvaient avoir vicieusement spéculé sur leur réputation de lourdauds cérébraux.

Alors, Gérard n'a pas bougé.

Les allemands sont venus le lendemain et n'ont rien fouillé.

Quand ils ont renoncé à me voir à Brest, ils ont cessé leurs visites.

Ca n'a pas empêché Gérard d'employer des ruses de sioux pour s'amener à Daoulas. Il a fait un trajet de convoi menacé. Et cela explique son retard.

Bref, il me raconte tout ça, et aussi, que Beaufrère est arrêté. Yves Bodénés a été pris en pleine rue de Siam, et avec la participation de Conrad, paraît-il. Je me sens des envies d'étripper ce salaud.

A notre connaissance donc, seuls Mallégol et Leblond restent en liberté. Bienvenu a disparu, je ne sais où.

Gérard me quitte dimanche matin. Lundi, Mallégol arrive avec Leblond. On règle les questions de correspondance. Pour le reste, rien n'est prévisible. Chacun agira selon ses possibilités.

Leblond part. Mallégol reste deux jours avec moi.

Mardi, un petit monsieur descend de moto devant la maison et frappe à la porte qui est, hélas, non verrouillée.

Mallégol et moi descendons avec un bon gourdin, pas mal d'inquiétude, et l'idée d'enterrer le type dans le champ de choux si ça se présente mal.

Le type me demande si je suis monsieur Calvés et ajoute aussitôt qu'il est huissier à Daoulas. Il a eu de la chance. Mallégol planque le gourdin.

L'huissier explique que le club ajiste doit un trimestre de loyer pour la baraque. Lui, huissier, a insisté en vain auprès de deux ou trois ajistes qui ont cru bon de dire que je m'occuperais de ça. Et, comme ils me croient à l'autre bout de la France, ils ont jugé plaisant de dire à l'huissier que je me trouvais précisément, en villégiature, à l'A.J de Daoulas.

Je ne me souviens plus comment j'ai consolé l'huissier, mais ça m'étonnerait qu'il ait eu de l'argent.